

Et comme elle détournait la tête pour cacher son trouble :

— Je n'ai pas de plus cruel ennemi que Jacques, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Vous le savez et vous n'osez plus le défendre.

— C'est affreux à dire, balbutia-t-elle ; mais ce n'est que trop vrai, monsieur Marcel. Aussi, je vous en supplie, ne laissez rien voir à Jacques de ce que vous savez. Évitez toute explication avec lui. Allez retrouver votre mère et soyez heureux. Moi, je me charge d'éloigner Jacques de celle que vous aimez et qui vous aime...

— Oui, je l'aime ! s'écria Marcel ; vous avez pu l'observer ; mais rien ne vous autorise à m'assurer que je suis payé de retour.

— Une femme ne se trompe pas à certains détails. Combien de fois Mlle Augusta m'a interrogée à votre sujet ! Elle tenait à savoir ce que vous faisiez à Paris. Je lui ai raconté votre vie de travail et de privations, et j'ai vu des larmes briller dans ses beaux yeux. Bref, mon bon monsieur Marcel, vous êtes aimé, ce n'est point douteux. Quant à Jacques, il partira d'ici, soyez-en certain. Je n'ai qu'un mot à dire pour l'y contraindre. Ce mot, je le dirai s'il le faut. Et pour vous rassurer, je vous écrirai chez Mme de Fallière, dès qu'il sera parti.

Marcel lui était reconnaissant de ses confidences au sujet d'Augusta.

Il lui demanda des renseignements sur la comtesse de Fallière, sur Lucile.

Il sentait renaître en lui l'espoir.

Avant le dîner, le maître vint lui demander de ses nouvelles.

— Ma décision lui dit-il avec bonté, vous a causé un chagrin. Croyez que je n'oublierai jamais les services que vous avez rendus à mon fils et surtout le dévouement dont vous avez fait preuve en sauvant ma fille qui, sans vous, se serait noyée. Vous avez tort de refuser les cent mille francs que je vous offre. Dans tous les cas, si jamais vous avez besoin d'un coup de main, d'un appui, ne me faites pas l'injure de m'oublier.

Marcel le remercia pour ces bonnes paroles.

Sur les instances de sir William, il consentit à descendre au dîner.

— Après-demain, dit-il, je partirai sans avoir prévenu personne. J'espère que vous n'aurez pas à le regretter pour Arthur. Le pauvre enfant est très sensible et très affectueux. Il supportera, avec peine notre séparation. Si vous le permettez, je lui écrirai de temps à autre pour l'encourager dans ses études.

— Je vous y autorise bien volontiers.

Marcel retrouva Jacques à la salle à manger.

L'imposteur lui tendit la main. Marcel se détourna de lui.

Augusta observa cette scène et pâlit. Elle avait surpris dans les yeux de l'ingénieur une expression de haine féroce.

Après le repas, Marcel, qui n'avait pu prononcer une parole, remonta dans sa chambre et s'y enferma à clé.

Un instant après, Jacques frappait à sa porte.

Il ne reçut aucune réponse.

— C'est moi, dit-il. Pourquoi n'ouvres-tu pas ?

Même silence.

Jacques se retira, le cœur rongé d'inquiétude et de rage.

Comme il rentrait chez lui, il y trouva sa mère, qui l'attendait.

— J'ai tout dit à Marcel, lui annonça-t-elle hardiment. Il te pardonne, mais à une condition : tu quitteras ce pays, tu renonceras à tout jamais à tes projets sur Augusta. Elle ne t'aime pas, elle ne t'aimera jamais ; elle te méprisera en apprenant le départ de Marcel ; car elle ne doutera pas que tu as abusé de la confiance de son père pour obtenir le renvoi de celui qu'elle aime et qui en est digne.

Après avoir été la mère dévouée au point de se rendre, par son silence, complice des intrigues de l'aventurier, elle faisait justice.

Écassé par l'inexorable arrêt, Jacques s'affaissa dans un fauteuil et ces mots s'échappèrent de sa bouche :

— Je suis perdu !

Elle se rapprocha de lui et, d'une voix douce :

— Ne te désespère pas, mon enfant. Tu ne manqueras de rien, je te trouverai de l'argent, une somme suffisante pour t'établir à ton compte.

Il haussa les épaules. Tenant la fortune sous le main, la grande fortune si longtemps rêvée, il ne pouvait se décider à la lâcher.

A cet ambition effrénée se joignait un amour sauvage pour la fille du millionnaire.

— Vous me brisez le cœur, murmura-t-il.

— Je sais, répliqua-t-elle que tu as conçu pour Augusta une passion malheureuse. Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Rappelle-toi comme tu l'aimais, ta pauvre Savinia, si belle, si dévouée. Elle a cru à tes serments et, quelques mois après, tu les reniais. Il n'y aura jamais de constance dans tes affections. Et d'ailleurs la bigamie est un autre crime que...

Il se redressa brusquement :

— C'est bon, fit-il, en voilà assez ! Je verrai ce que j'ai à faire.

Il ouvrit la porte et invita sa mère à sortir.

Elle se retira la tête haute.

Pour la première fois de sa vie, Césarine était en paix avec sa conscience.

Jacques ne s'attarda pas en réflexions inutiles. Il avait des comptes à dresser pour la paie des ouvriers ; suivant son habitude, il descendit s'enfermer dans son bureau, attendant au cabinet du patron.

Ce travail terminé, il alluma un cigare et se perdit dans une rêverie où flottait la radieuse image d'Augusta.

Sa lampe s'éteignit soudain.

Tout dormait à la villa des Oliviers.

On n'entendait plus que le ressac lointain de la mer.

Jacques se disposait à remonter chez lui lorsqu'un bruit singulier attira son attention.

Evidemment, quelqu'un limait les barreaux de la fenêtre donnant sur la compagnie.

Jacques se glissa derrière une tenture et attend, le poignard à la main.

Un premier barreau, puis un second cèdent sous les efforts de la lime. Par l'ouverture, un homme s'introduit dans la place.

Cette homme doit connaître parfaitement les lieux. Il se dirige, sans tâtonner, vers le bureau, dont il fracture un tiroir.

Quelques pièces d'or roulent sur le parquet.

Le voleur allume une lanterne sourde dont il avait eu soin de se munir et se baisse pour ramasser son butin.

Jacques a reconnu en lui un Arabe, nommé Mokrar, homme énergique, dont il avait fait un chef d'équipe.

Il s'élance sur lui, le renverse, et le menaçait du poignard :

— Ah ! c'est toi, Mokrar, tu fais là une jolie besogne !

L'Arabe atterré, demandait grâce.

Par prudence, Jacques lui lia les mains et les jambes.

Déjà une pensée atroce venait de surgir dans son esprit.

En pénétrant par effraction dans la demeure de son maître, cet Arabe était passible du bague ; Jacques le tenait à sa discrétion.

— Tu veux de l'or, lui dit-il ; eh bien, je t'en donnerai, et beaucoup, si tu es disposé à m'obéir. D'abord, pourquoi veux-tu de l'or ?

— Pour fuir avec Nichina, la fille de ben Saïd, répondit l'Arabe.

— Elle t'aime !

— Oui, missiou.

— Heureux gaillard ! Elle t'aime et son père ne veut pas te la donner ? Jacques avait trouvé l'instrument qu'il cherchait.

— Mille francs te suffiraient-ils ?

— Oui, mission. Moi obéir à toi comme le *slougi* à son maître.

— Et tu disparaîtras pour toujours ?

— Toujours, répéta l'Arabe. Moi retourner à Oued Souf... loin, loin.

L'aube frappait aux vitres. Il fallait en finir.

— J'ai un ennemi, dit Jacques. Chaque matin, mon ennemi se promène seul, à cheval, à une lieue d'ici, sur la route qui conduit aux plantations de maïs. As-tu un bon fusil ?

— Oui, mission.

— Prends-le et va te cacher dans le bois d'où s'échappe la source qui arrose les champs. Laisse venir à portée de ton arme le précepteur du fils de notre maître, et, surtout, ne le manque pas. Je te remettrai, non pas mille francs, mais deux mille. Tu enterreras ton fusil dans le sable et tu viendras au chantier, comme d'habitude.

— Compris, mission. Moi, tuer ton ennemi et partir avec Nichina sur bon cheval volé au maître. Toi, payer moi, l'autre nuit, ici.

— Je puis compter sur ta parole ?

— Moi venger toi, par Mohammed ! jura l'Arabe.

Jacques commença par vider les tiroirs de tout l'argent qu'ils contenaient. Puis, il délia son complice et le fit sortir par où il était entré.

Le jour grandissait, emportant les brumes.

La matinée serait superbe. Marcel ne pouvait manquer d'aller revoir une dernière fois son site préféré.

Le fils de Rassajou, on l'a vu plus haut, ne s'était pas trompé dans ses infâmes calculs.

LXIX. — LES AVEUX DE CÉSARINE

L'évanouissement d'Augusta n'avait duré qu'une minute.

François Brégeat hâta de la rassurer.

— Je me connais en blessures, affirma-t-il. Le malheureux jeune homme qui gît sans secours sur la route de Gabès n'a pas été atteint mortellement. Qu'on fasse atteler une voiture légère et j'irai le chercher.

— Je vous accompagnerai, dit sir William.

S'adressant à sa fille et à Arthur :

— Rentrez, mes enfants, et envoyez moi de suite le docteur.

L'assassin qui, on n'en a pas douté, n'était autre que l'Arabe